

cette journée, si grand que soit leur intérêt, feraient longueur dans notre récit.

Nous nous bornerons donc au strict nécessaire et nous résumerons en un très petit nombre de lignes les faits principaux qui ne sauraient être passés sous silence.

Dès sept heures du matin la bataille était engagée.

Cette fois, au lieu d'annoncer—(comme on avait eu le tort immense de le faire pour différentes sorties)—de quel côté devait être dirigé l'effort, on avait pris toutes les précautions dictées par la prudence.

Afin de mieux empêcher les Allemands de soupçonner le plan conçu de nombreux bataillons de la garde nationale sédentaire s'étaient dirigés vers l'Est, tandis que pendant la nuit cent quarante mille hommes se massaient à l'Ouest.

Les Prussiens trompés par cette tactique et voyant de nombreuses troupes échelonnées sur les bords de la Marne, crurent à une attaque imminente, dirigèrent de ce côté toute une armée et ouvrirent un feu d'artillerie assez vif.

Malheureusement le temps ne se montra point favorable pour la concentration des troupes se dirigeant vers l'Ouest.

L'obscurité profonde, le ciel brumeux, le terrain glissant, se prêtaient mal à la marche de nos soldats.

Cette armée se fractionnait en trois corps qui devaient, à la même heure, aborder les positions ennemies qui leur avaient été désignées.

Un déplorable contretemps vint, dès le début, tout compromettre.

Les troupes de l'aile droite, commandées par le général Ducrot, n'arrivèrent pas, et c'est à elles qu'incombait la plus rude besogne. Parties de Saint-Denis elles devaient traverser rapidement, dès la pointe du jour, la presqu'île de Gennevilliers.

Un obstacle imprévu les avait arrêtées au milieu de leur marche.

Une batterie prussienne établie à Carrières-Saint-Denis, par conséquent à moins de deux mille sept cents mètres, balayait la route, et notre artillerie de campagne essaya vainement d'éteindre son feu.

Passer sous cette avalanche de fer et de plomb était impossible.

Il le fallait cependant.

Au loin on entendait déjà le crépitement de la fusillade et le roulement strident des mitrailleuses.

Le commandant en chef donna l'ordre d'amener, sur la voie ferrée qui séparait nos troupes de la batterie allemande, une locomotive blindée, armée de puissantes pièces dont le feu terrible, en moins d'une heure, fit taire les canons allemands.

La route était libre.

Nos soldats pouvaient passer, mais deux heures avaient été perdues et il n'en faut pas tant pour décider de l'issue heureuse ou malheureuse d'une journée.

Nous l'avons dit, on se battait dès le point du jour.

L'aile gauche, composée des zouaves, d'un régiment de ligne, et soutenue par de nombreux bataillons de marche de la garde nationale, faisait des prodiges de valeur.

Les hauteurs de Montretout furent emportées, on reprit Saint-Cloud, on enleva onze pièces de canon à l'ennemi et on fit de nombreux prisonniers.

C'était un indiscutable succès, mais par malheur il n'avait rien de définitif.

Pendant que l'aile gauche s'emparait de Saint-Cloud et de Montretout, le centre se mettait en mouvement pour aborder les positions de l'ennemi, rencontrait comme premier obstacle la ferme de la *Fouilleuse* située entre Garches et le fort du Mont-Valérien et très fortement occupée.

Deux fois nos troupes se ruèrent sur cet obstacle avec une véritable furie française, deux fois elles durent reculer.

Plusieurs bataillons de la garde nationale arrivaient, et dans le nombre se trouvait le 57^e bataillon, dont la compagnie de Gilbert Rollin faisait partie.

En ce moment un colonel cria :

—A la baïonnette, enfants ! A la baïonnette !

De toutes les poitrines jaillit ce cri, mille fois répété :

—A la baïonnette !

Et les soldats improvisés s'élançèrent sur l'ennemi aussi résolument que de vieux soldats d'Afrique.

Gilbert, pâle, mais très crâne, marchait en avant de sa compagnie.

Paul Rivat, le suivait, lui emboitant le pas, les yeux étincelants, l'âme débordant de patriotisme.

Servais Duplat, l'immonde gredin, venait en arrière, tremblant dans sa peau comme un lâche, la sueur aux tempes, le cœur serré, les jambes flageolantes autant que celles d'un homme ivre.

Le flot compact des combattants le portait malgré lui.

Il aurait voulu s'arrêter, se dérober, s'enfuir, il ne pouvait pas.

Un terrible feu de mousqueterie accueillit les héroïques enfants de Paris, mais l'élan était donné ; rien ne fut capable de prévaloir contre cet élan, l'ennemi dut battre en retraite et nos troupes du centre purent donner la main aux colonnes de l'aile gauche.

Le succès continuait.

Le château et le parc de Buzenval étaient enlevés, ainsi que le bois de Béranger, la fontaine de Villarmois, le bois des Quatre-Vent : Partout l'ennemi reculait, abandonnant ses positions.

Nos soldats enthousiasmés, enivrés, criaient : *A Versailles ! A Versailles !* et toutes ces forces convergeaient vers un point unique, le plateau de la *Bergerie*.

Maitres de ce plateau qui couronne les routes rayonnant vers Saint-Germain, nous pouvions cribler de boulets Bougival, Louveciennes, La Celle-Saint-Cloud et nous ouvrir un passage par Roquencourt.

La trouée rêvée devenait possible, presque facile.

Il était trois heures de l'après-midi.

L'ardeur de nos troupes ne diminuait pas, mais depuis le matin les Allemands (qui pendant tout le cours de l'année terrible n'ont jamais vaincu que *par le nombre*) avaient eu le temps de faire venir des renforts considérables et d'opposer aux assaillants de la *Bergerie* une résistance invincible.

Une formidable artillerie, en batterie sur le plateau, foudroyait nos soldats.

De nouveau retentit, poussé par toutes les bouches, le cri :

—A la baïonnette ! . . .

Et l'on s'élança pour un combat de géants !

Depuis son entrée en ligne, la compagnie de Gilbert Rollin n'avait point cessé de se battre et ses rangs s'étaient éclaircis.

En montant à l'assaut de la *Bergerie*, elle se trouva aux prises avec une compagnie de Bavares.

En proie à une fiévreuse exaltation, Gilbert était magnifique.

Il ne marchait pas, il bondissait en avant, brandissant d'une main son sabre, tenant de l'autre un revolver.

Sa voix entraînait ses hommes.

Ce déclassé, cet être vicieux, perdu de débauches, capable des plus basses infamies,—nous l'avons vu à l'œuvre,—avait un courage de héros en face de la mort presque inévitable.

Paul Rivat le suivait toujours de près, haletant, couvert de boue, et tout à coup criant comme entraîné par une force irrésistible :

—Vive la France !

Cent mille voix répondirent :

—Vive la France !!

Servais Duplat, livide, souffrait d'indicibles tortures, car sa lâcheté lui mettait la colique au ventre et ses entrailles se tordaient.

Soudain Paul Rivat poussa une exclamation sourde, d'une expression déchirante

Un éclat d'obus venait de lui broyer la jambe droite.

Il tomba.

Les assaillants, dont rien ne pouvait arrêter la poussée impétueuse, lui passèrent sur le corps

En se débattant il bégayait :

—Jeanne . . . Ma femme . . . Ma chère Jeanne . . .

Servais Duplat arriva sur lui.

Il le vit, il l'entendit, le poussa du pied en ricanant et lui cria :

—Crève, cagot ! Tiras droit au ciel ! t'as été béni ce matin !

La voix de Paul s'éteignit dans un râle, et nos troupes, refoulées par les Prussiens, foulèrent aux pieds de nouveau son corps ou son cadavre.

Le Mont-Valérien tonnait et la plaine devenait le théâtre d'un dernier combat, non moins héroïque que tous ceux qui l'avaient précédé, mais la fortune des armes, une fois de plus, se tournait contre nous ; les positions prises le matin retombaient au pouvoir de l'ennemi, et tout espoir d'opérer une jonction avec les armées de province était définitivement perdu.

Le fait brutal s'imposait. Nous étions vaincus de nouveau.

Dans leur mouvement de retraite, nos troupes avaient laissé sur le champ de bataille de nombreux blessés qu'il était impossible d'aller relever pendant la nuit, car les patrouilles allemandes parcouraient sans cesse tous les lieux où l'on s'était battu avec acharnement.

Vers minuit le service des ambulances prussiennes, éclairé par des falots, traversait un petit plateau encombré de cadavres.

A la tête de ce service se trouvait un chirurgien-major bavarois, le docteur Blasius Wolff, que nous avons déjà rencontré deux fois, au château de Fenestranges et au château de Ferrières.

On visitait le champ de carnage en tout sens, les blessés étaient relevés sans distinction d'uniforme, et après une longue et patiente exploration on allait reprendre le chemin des cantonnements d'où les voitures d'ambulances partaient pour conduire les blessés soit à Versailles, soit à Saint-Cloud.

Tout à coup le chirurgien allemand s'arrêta.

Un gémissement venait de frapper son oreille. Il écouta.

Les brancardiers qui l'accompagnaient l'imitèrent.

Cette fois, ce ne fut plus une plainte sourde, mais un cri d'appel qui jeta sa note sinistre dans l'espace.

—A moi ! . . . à moi ! . . . Venez à mon aide ! clamait une voix brisée. Ne m'abandonnez pas ! . . .